

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 25 centimes la ligne RÉCLAMES: 25 centimes — On traite à forfait —

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas-Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et FILS, 26, Chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Bruxelle.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 19, 8 17, 9 47, 11 47, m., 12 24, 2 02, 3 29, 5 18, 6 15, 7 33, 8 32, 9 33, 11 41 s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 39, 4 58, 5 38, 7 17, 8 18, 10 22, 11 35 Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 22 9/55, 11 05, 12 57, 2 18, 4 40, 5 20, 6 55, 8 00, 10 05, 11 45. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 7 10, 8 08, 9 40, 11 38, 12 15, 1 55, 3 31, 5 03, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 09, 9 09 DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 26 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 01 soir

BOURSE DE PARIS
DU 12 OCTOBRE

3 0/0	61 75
4 1/2	89 30
Emprunts (5 0/0)	93 87 1/2

DU 13 OCTOBRE

3 0/0	61 75
4 1/2	89 60
Emprunts (5 0/0)	93 90

ROUBAIX, 13 OCTOBRE 1874
BULLETIN DU JOUR

la France et l'Italie. Quant au Saint-Père, qui, dans cette affaire comme dans toutes les autres, a montré un inaltérable désir d'aplanir les difficultés et les plus louables sentiments de conciliation, il avait, depuis longtemps déjà, compris, au sujet de l'Orlénoque, les nécessités de la situation politique et internationale.

Il y a une chose que le Saint-Père a surtout comprise depuis longtemps: c'est que la France est bien à plaindre. Pie IX a toujours été animé sans doute de sentiments de conciliation; mais nous pensons que son attitude dans la circonstance présente lui a bien plutôt été inspirée par ses sentiments de commisération, pour notre pays. Nous verrons si, comme l'espère la Patrie, le rappel de l'Orlénoque « améliorera » nos relations avec le Quirinal.

Le Monde rappelle une fois de plus et très opportunément à qui la France doit sa triste situation politique:

« Nous demandons à la presse libérale jusqu'à quand elle prendra, dans toutes les questions, la cause de nos ennemis, et si le moment n'est pas venu pour elle d'ouvrir les yeux, et pour son public de la juger à sa juste valeur. Depuis vingt ans, elle est la cause de tous les malheurs de la France et de tous ses malheurs. C'est elle qui a poussé nos gouvernements successifs à toutes les fautes qu'ils ont commises. C'est à elle que nous devons la constitution de cette unité italienne qui nous a coûté tant de sacrifices et causé tant d'inquiétudes. C'est à elle que nous devons les agrandissements successifs de cet empire allemand qui nous tient le pied sur la gorge. C'est à elle que nous devons la reconnaissance de cette république espagnole avec laquelle il faut maintenant compter. Bref, nous avions, il y a trente ans, la France une et forte, entourée de frontières infranchissables. La politique libérale et révolutionnaire, non-seulement celle que le Siècle et la République française défendent, mais même celle que le Journal des Débats favorise, a troué nos frontières abaissé nos montagnes et substitué à une rangée d'Etat sympathiques et incapables de nous, un cercle d'ennemis et de voisins jaloux qui sont toujours prêts à se jeter sur la France. Une politique chrétienne eût évité ces malheurs. »

Ajoutons qu'une politique chrétienne pourra seule les réparer. Nos ennemis ne s'y trompent pas.

Un des organes accrédités de M. de Bismarck, la Gazette de Cologne, nous expliquait ces jours-ci pourquoi son patron désire le maintien de la République en France. Voici comment s'exprime ce journal:

« M. de Bismarck croit, et il a d'excellentes raisons pour cela, que la France républicaine n'aura que très difficilement les moyens de reprendre la guerre de revanche, attendu qu'il lui sera très difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver des alliés dans une Europe monarchique (sic), tandis que la chose serait facile à une dynastie légitimiste, dont l'allié naturel serait l'ultramontanisme, adversaire juré de l'empire allemand. »

La République française a analysé l'article de la Gazette de Cologne, mais ce journal a eu soin de tronquer et de travestir ce passage, le plus important. Ses lecteurs auraient pu, en effet, arriver

à cette conclusion logique: si M. de Bismarck, notre ennemi juré, est favorable à l'affermissement du système républicain — en France, — c'est que ce système est mauvais pour nous. La France ne se relèvera jamais avec la République. Donc, revenons à la Monarchie.

Les abonnés de M. Gambetta et de ses amis auraient été capables de conclure aussi que les catholiques sont les seuls qui aient une politique patriotique. Et l'on avouera que toutes ces conclusions, d'ailleurs irréprochables, ne sont pas faites pour avancer les affaires de celui qui fut notre dictateur et qui a dû le désir de le redevenir encore.

On lit dans le Temps:

« Au moment de mettre sous presse, nous recevons d'une source autorisée la petite analyse suivante de la note remise au ministre des affaires étrangères par M. l'ambassadeur d'Espagne: »

« Voici quel serait le sens du memorandum communiqué par M. Vega de Armijo, ambassadeur d'Espagne, au gouvernement français. »

« La note serait rédigée dans des termes courtois. Elle vise au début la dernière note du duc Decazes, qui était elle-même une réponse à la première note de M. Vega de Armijo. »

« M. Decazes avait dit que les assertions du gouvernement espagnol étaient fort vagues, et donnaient à entendre que l'ambassadeur avait résumé dans sa plainte tous les griefs du gouvernement espagnol contre le gouvernement français. M. Vega de Armijo déclare qu'il n'avait pas eu l'intention de faire un memorandum, qu'il ne s'était plaint que de faits récents et graves, et il prétend que la réponse de M. Decazes n'a été nullement catégorique, même à l'égard de ces faits. »

« Arrivant au résumé des véritables griefs au gouvernement espagnol, la note rappelle que la guerre civile aurait été organisée en France par don Carlos, qui aurait séjourné pendant un an sur notre territoire. Les autorités françaises auraient refusé de le poursuivre, bien qu'elles connussent sa présence dans le Midi, comme cela est prouvé par les documents annexés à la note. »

« L'ambassadeur fait ressortir à ce sujet la partialité du préfet des Basses-Pyrénées. Il relève les affirmations du duc Decazes, qui avait soutenu que la majeure partie de la contrebande de guerre avait été apportée par des vaisseaux anglais. M. Vega de Armijo estime qu'il n'est pas possible d'établir une comparaison entre les difficultés qu'offre la voie de mer et les facilités qu'offre une frontière surveillée. Il allègue, en outre, ce fait que les troupes carlistes sont vêtues des anciens uniformes de la garde mobile et de costumes divers provenant de la guerre franco-prussienne. »

« Il relève l'existence de comités carlistes à Pau, Bayonne, Perpignan, etc., la vente publique dans ces villes de timbres-poste, d'uniformes et d'insignes carlistes. Il dénonce la violation de l'article 1^{er} du traité additionnel des limites de 1854; cet article aurait été violé par l'établissement sur la Bidassoa de barques fixes qui servent de pont aux marchandises et facilitent ainsi la contrebande de guerre. Toutes les réclamations seraient restées inutiles. »

« L'ambassadeur se plaint que les clauses relatives à l'internement des carlistes en France n'aient pas été respectées. Il cite

plusieurs exemples, notamment ceux qui ont trait à M. le duc de la Rocca, chef de la maison de don Carlos, au baron de la Torre, chef d'un comité carliste, et à divers autres ayant pris service dans l'armée du prétendant. »

« La note conclut en disant que tant que les fonctionnaires réputés favorables à la cause carliste et qui méconnaissent évidemment les intentions amicales du gouvernement français ne seront pas changés, — tant qu'on ne mettra pas, à la frontière, des forces considérables chargées d'opérer de concert avec les troupes espagnoles, — tant qu'on ne surveillera pas la Bidassoa, — de nouvelles réclamations seront inévitables. »

« L'ambassadeur d'Espagne affirme qu'avec ces mesures la guerre civile pourrait prendre fin à bref délai. Il exprime le regret, en terminant, que la France libérale puisse être associée contre son gré à la cause des protecteurs de l'absolutisme en Espagne. »

La note suivante est publiée par la Voce della Verità:

« Le Journal de Paris a annoncé, et le télégraphe a répété à tous les rivages, que le Saint-Père avait écrit une lettre très concluante, etc., à propos de l'Orlénoque. »

« Nous croyons pouvoir assurer que cette nouvelle est tout à fait inexacte. »

« La sûreté des informations de la Voce est connue. Sa réponse au Journal de Paris est donc à retenir, car elle ne manque pas d'autorité. »

Nos représentants à l'étranger, dit la Presse, qui étaient en congé, ont été invités par M. le duc Decazes à regagner leurs postes respectifs. M. de Goutaut Biron est attendu à Berlin le 16 octobre; M. de Vogué partira pour Constantinople à la fin du mois; M. de Noailles se rend à Rome.

La Stettin Gazette est persuadée que des motifs autres que ceux avoués au public ont motivé l'arrestation du comte d'Arnim. Elle dit aussi que l'acquiescement de l'accusé pourrait être fatal à l'accusateur. D'où il est permis de conclure que M. d'Arnim peut compter sur toute la sévérité de ses juges.

LETTERE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.
Paris, 12 octobre.

On lit dans l'Avenir militaire: « Les manoeuvres du 2^e corps d'armée ont donné des résultats sensiblement inférieurs à ceux qui ont été obtenus dans les autres

corps, notamment dans les 1^{er}, 6^e, 7^e, 8^e et 14^e. »

« Le service des reconnaissances, les ordres de marche, les dispositions prises pour le combat, les cantonnements, les distributions de vivres ont donné lieu à certaines critiques dans le détail desquelles nous ne croyons pas devoir entrer. »

« Les renseignements qui, nous arrivent d'Amiens et d'autres garnisons appartenant à la 2^e région, les récits que nous tenons de témoins oculaires, compétents et dignes de foi, s'accordent tous à cet égard. »

« Presque tous les membres de la nombreuse famille d'Arnim sont arrivés à Berlin, où ils se concertent sur les démarches à faire en faveur de l'ex-ambassadeur emprisonné. On commence à s'inquiéter, en Allemagne, des coups de tête de M. de Bismarck. »

« P. S. — On connaît, ce soir, 75 élections pour les conseils généraux, il y a 35 conservateurs de diverses nuances, 35 républicains et radicaux et 5 bonapartistes. »

« Les journaux officiels annoncent pour demain la publication d'une note explicative du rappel de l'Orlénoque. »

« Un nouveau bâtiment serait mis à la disposition du souverain pontife. Ce bâtiment demeurerait dans un port français, et au premier désir exprimé par Pie IX, ce bâtiment se rendrait à Civitavecchia, où il serait mis à la disposition de celui de la catholicité. »

DE SAINT-CÉRON.

Le 15 août 1867, un conseiller général du Pas-de-Calais, nouvellement élu, adressait à un certain nombre d'électeurs réunis autour de lui, un discours de remerciement dans lequel il disait: Messieurs et chers compatriotes, Pour féliciter celui qu'il y a dix jours vous éleviez par vos libres suffrages à l'honneur de vous représenter au conseil général, vous n'avez pas craint de vous dérober au repos si précieux et si mérité au milieu des fatigues d'une moisson chargée de tant de labeur; et, au lieu des réjouissances locales partout offertes dans ce grand jour où nous fêtons à la fois la Reine du Ciel et LE PLUS GRAND ROI DE LA TERRE, NOTRE EMPEREUR, au lieu de tout cela, vous vous êtes dit: Le 15 août nous offre quelques heures de liberté, allons les passer auprès de notre nouveau représentant cantonal, etc.

Le mot de devoir me rappelle que j'en ai un bien doux à remplir dans cette belle journée du 15 août, celui d'appeler toute votre reconnaissance, tout votre amour, sur le Souverain qui préside aux destinées de notre beau pays, sur Napoléon III, sur sa noble compagne, sur son fils bien-aimé. N'oubliez jamais, mes amis, ce qu'a fait et ce que fait encore tous les jours notre empereur pour le peuple, ce tendre objet de ses prédilections. L'amélioration matérielle et morale du peuple: telle sera l'éternelle gloire de Napoléon III. Et de même qu'on a oublié les combats si glorieux d'Henri IV pour ne se souvenir que de son tendre amour pour le peuple, de même nos descendants oublieront Sébastopol et Solferino pour ne se souvenir que du bon empereur, comme nous nous souvenons du bon roi. A Napoléon III! au bon empereur.

Le conseiller général qui exaltait en termes aussi enthousiastes Napoléon III et la famille impériale, s'appelait M. François Brasse.

C'est ce même M. François Brasse qui est aujourd'hui dans ce même départe-

Feuilleton du Journal de Roubaix
DU 14 OCTOBRE 1874.

LE MOT DE L'ÉNIGME

PAR M^{me} CRAVEN.
(Suite.)
XXXV

Cette rechute dans le mal profond, moins excusable qu'à aucune autre époque de sa vie, était accompagnée cette fois d'une absence de dissimulation, d'une indifférence au scandale, qui me sembla à la fois révoltante et blessante. La conscience des torts qu'il ne voulait point admettre lui causait un malaise insupportable, et de tout cela il résultait une alternation générale de sa physionomie, de son langage, de ses manières elles-mêmes, si nobles et si courtoises autrefois, maintenant hautaines et brusques souvent.

Mais ce qui surtout se montrait visiblement, c'était la fascination fatale qu'il n'avait point cessé de subir. En effet, le dégoût ne l'avait point éloigné d'Elle, le repentir ou le devoir ne le ramenaient point à moi; c'était celle qui l'avait abandonné, qui seule régnait encore sur sa pensée, et l'influence que j'avais eue naguère sur lui était anéantie!

Tout cela m'apparut distinctement dès le premier jour de notre réunion, je vis même qu'il était plutôt irrité que satisfait de n'avoir aucun reproche à me

faire; enfin, qu'il ne me proposait point la paix, mais qu'il me l'imposait à la condition, pour moi, d'un silence absolu. Le plus léger reproche, j'eus compris, eût été le signal d'une scène violente et peut-être d'une rupture ouverte!

Tel fut l'aspect que prit ma vie au retour de Lorenzo. S'étonnerait-on de la révolte intérieure qui s'éleva en moi, malgré une soumission apparente qui n'était qu'un mélange de fierté et de dédain? Découragement profond qui me jetèrent, tantôt dans des accès de désespoir, tantôt dans une sombre mélancolie? Je recommençais alors en imagination ma vie pour la passer avec Gilbert, et je me figurais ce qu'elle eût pu être, pour mieux souffrir de ce qu'elle était?

Ce souvenir me semblait mon seul refuge, ces regrets et ces vains désirs menaient seul soulagement; je m'y livrais, avec ma pensée tout entière, et ainsi, tandis que je me croyais irréprochable, je me séparais de Lorenzo tout autant qu'il se séparait de moi, et je me laissais aller de plus en plus à me créer une vie intérieure sur laquelle je permettais sans scrupule à un autre de régner presque sans partage!

Le samedi suivant, j'étais à la grille du parloir longtemps avant mon heure ordinaire. L'angoisse de mon âme était à son comble, et, pour la première fois, sans égard pour le lieu où je me trouvais et peut-être, devrais-je dire, sans respect pour celle qui m'écoutait, je révélai à Livia ma souffrance tout entière,

c'est-à-dire non-seulement les torts nouveaux de Lorenzo, mais aussi mon autre douleur, mes souvenirs, mes regrets, en même temps que ce que je nommais aussi « mon courageux sacrifice. »

Elle pâlit en m'écoutant; une expression de douleur, que jamais auparavant je ne lui avais vue, traversa son regard, et son visage demeura troublé, même lorsque je lui eus raconté que ce sacrifice, c'était elle qui, sans le savoir, m'avait donné la force de l'accomplir.

— Tant mieux, dit-elle alors, et elle ajouta avec un grave sourire: Cette fois, en ce cas, je n'ai certainement pas été jettatrice!... Mais, Genevra, tu as échappé à un moins grand danger le jour où je t'ai vue emportée vers l'abîme sur ce cheval furieux. Ce jour-là, du moins, lorsque je t'ai revue, tu étais sauvée, tandis qu'aujourd'hui...

— Aujourd'hui?... N'es-tu pas contente de moi? sans l'avoir consultée, ne t'ai-je pas obéi?

— Oui, ma pauvre Gina, tu as fait un effort, un courageux effort, et pourtant tu te trompes encore comme un enfant. Certes, Lorenzo devrait être tout autre; mais, le fût-il, tu n'aurais pas encore le bonheur que tu rêves. Quant à cet autre mirage (elle frissonna) oh! juste ciel! ne vois-tu pas d'où vient la lumière qui le produit? Genevra, je ne puis te dire qu'une seule chose et toujours la même; prie Dieu!

— Je le prie chaque jour.
— Avec ferveur?

— Oui, Livia, de tout mon cœur, je t'assure; le mieux que je le puis. Je te dis la vérité.

Tandis que je prononçais ces mots, son sourire céleste reparut pour la première fois depuis le début de cet entretien, et elle me dit:

— O ma bien aimée!...

Puis elle devint silencieuse.

Plutôt troublée que consolée par la manière dont elle avait accueilli mon expansion, je demeurais le front appuyé contre la grille, trouvant pour la première fois que cette grille nous séparait réellement, que ma sœur ne me plaquait pas, qu'elle ne me rendait pas justice, comme il le fallait et qu'elle ne connaissait plus ni le monde, ni ses difficultés, ni ses tentations, ni ses peines. Tandis que je faisais ces réflexions, mes larmes tombaient comme de la pluie, et il me semblait que Livia, si compatissante d'ordinaire, me regardait pleurer avec indifférence.

Tout à coup, elle me dit:

— Genevra, y a-t-il longtemps que tu ne t'es confessée?

Je levai brusquement la tête, mes larmes cessèrent de couler et j'essayai mes yeux avec un geste d'impatience.

Décidément, Livia ne trouvait pas moyen de me dire, ce jour-là, un seul mot qui me fit du bien. Je ne répondis pas.

montrer?... Oh! non, je sentis vite que cela était impossible. D'ailleurs, cette ombre de sévérité qui m'avait froissée était dissipée. Elle me parlait maintenant de cette voix que je ne pouvais jamais refuser d'entendre.

Je répondis alors, sans me faire prier davantage:

— Oui, Livia, il y a plus longtemps qu'à l'ordinaire.

A peine eus-je dit ces mots qu'une vive rougeur couvrit mon visage et mon front, car je me rendis compte pour la première fois que ce temps plus long était précisément celui de la durée du séjour de Gilbert à Naples.

Livia ne le remarqua pas. Elle reprit avec calme:

— Ecoute, Gina, tu crois bien, comme moi, que la pénitence (je dis le sacrement de pénitence) est un remède, n'est-ce pas? — On l'a appelé, je crois, le traitement divin des maladies de l'âme, — et tu crois bien aussi, je pense, que, dans ce moment, ton âme est malade?

— Oh! oui! mon âme, mon cœur, mon esprit, mon corps, et tout moi-même! Oh! Livia! je souffre tout entière!

— Eh bien, si tu étais matériellement malade, tu irais certainement chercher le meilleur médecin de la ville, et, qui sait? s'il y en avait un meilleur encore au bout de l'Europe, tu ferais peut-être, comme tant d'autres, un long voyage pour aller le consulter et pour te guérir.